

JOANNA JERECZEK-LIPIŃSKA

Université de Gdańsk

filjj@ug.edu.pl

L'AUTOCENTRAGE OU L'ÉVOLUTION DANS LA STRUCTURE ÉNONCIATIVE DU DISCOURS POLITIQUE

Abstract. Joanna Jereczek-Lipińska, *L'autocentrage ou l'évolution dans la structure énonciative du discours politique* [Evolution in the enunciative structure of the political discourse], *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXXIX/4: 2012, pp. 31-44. ISBN 978-83-232-2510-2. ISSN 0137-2475. eISSN 2084-4158.

This study is based upon discursive and logometric analysis of the political speeches delivered by the candidates during the campaign and pre-campaign phases of the 2012 presidential elections in France, taking into account the results of previous studies related to the 2007 presidential elections. The present paper aims at tracing the different representations of the speaker within his own speeches and at analyzing the way he verbalizes himself in his campaign by observing the use, the distribution, the role and the possible impact of "I" and of the other personal pronouns within the frame of political communication. The analysis of statistical data tends to emphasize syntactic as well as morphological, stylistic, lexical, and grammatical distinctive features of the speeches delivered by the candidates to the presidential elections, especially in relation with the new possibilities conveyed by internet.

Key words: discourse analysis, political speech, personal pronoun, enunciative structure

Cette recherche est issue des analyses discursive et logométrique du discours politique durant les périodes de précampagne et de campagne présidentielles de 2012 en France ainsi que des comparaisons par rapport aux résultats des études précédentes portant sur la campagne de 2007. L'objet est ici de retracer les diverses manifestations du locuteur politique dans le discours pour ensuite analyser comment il s'énonce dans son discours de campagne. L'enjeu en sera donc de constater quel est l'emploi, la distribution, le rôle et l'impact éventuel du « je » et d'autres pronoms personnels dans la communication politique.

Les données chiffrées démontrent les particularités tant syntaxiques, morphologiques que stylistiques, lexicales ou grammaticales du parler des présidentiables, entre autres, à l'avènement de nouveaux dispositifs électroniques ce qui a fait l'objet de nos précédentes recherches (Jereczek-Lipińska, 2009). Mais la présente étude, en suivant les mêmes phénomènes pendant les campagnes de 2007 et de 2012, prouve la stabilité des changements constatés à l'époque. Nos analyses le confirment, c'est le verbe qui remporte contre le substantif d'autrefois ce qui s'explique

par le constat suivant : entre deux mots, il faut choisir le moindre, en l'occurrence le plus court, expressif et le plus efficace. Ce choix en implique d'autres notamment l'omniprésence du pronom personnel justement et la prédominance de l'adverbe sur l'adjectif. Nous nous proposons, compte tenu des statistiques, de parcourir l'emploi de pronoms personnels pour cerner la structure énonciative du discours politique de campagne en 2012.

Dans cette perspective, cet article s'inscrit d'un côté dans la lignée des travaux axés sur le discours politique – P. Charaudeau (2005), C. Salavastru (2004), K. Kerbrat-Orecchioni (1998), D. Mayaffre (2000, 2004), E. Raulet (2004) mais aussi dans la continuité des travaux portant sur les traces énonciatives dans le discours comme celui de H. Nølke (2001), de P. Charaudeau (1992), et de C. Kerbrat-Orecchioni (1999).

Cette recherche s'effectue à partir du corpus des discours des deux présidentiables dans la période allant du mois de janvier au mois de mai 2012. Le corpus englobe les interventions des candidats représentant deux partis adverses, à savoir François Hollande (pour le Parti Socialiste, élu président à l'issue de la campagne) et Nicolas Sarkozy (président sortant – pour l'Union pour un Mouvement Populaire).

1. APPROCHE HISTORIQUE – DU DISCOURS IDENTITAIRE À LA MISE EN SCÈNE DU SOI

Tout acte de langage passe par la construction de ce que P. Charaudeau qualifie d'une image de soi. En d'autres termes, « dès l'instant que nous parlons, apparaît une part de ce que nous sommes à travers ce que nous disons » (Charaudeau, 2005 : 66). Et en politique, il s'agit ainsi de créer l'ethos qui, au côté du pathos et du logos, participe de l'argumentation voire de la persuasion politique et de la polémique politique ensuite.

Nous commencerons par l'approche historique qui permettra de constater l'évolution qui s'est opérée aussi bien dans la fréquence d'usage, dans le rôle attribué au repérage énonciatif ainsi que dans l'effet du « je » et d'autres pronoms personnels dans le discours politique d'hier à aujourd'hui.

Avant de parcourir historiquement les modifications dans l'emploi des marques énonciatives, il convient de situer ces changements dans une évolution plus globale qui sillonne le passage entre le discours nominal d'hier, celui dont les caractéristiques majeures étaient la fréquence importante des déterminants, des noms et des adjectifs au discours verbal marqué par la récurrence des pronoms, des verbes et des adverbes. Ce transfert rhétorique s'est donc enclenché dans le tournant des années 1980 pour être de mise voire s'accroître encore aujourd'hui.

L'observation du discours de gauche et de droite dans l'entre-deux-guerres (Mayaffre, 2000) a démontré que le discours de la gauche a toujours été un discours fortement identitaire. Or, cette identité était associée non pas à un individu politique ce qui

est le cas aujourd'hui, mais à une entité politique en l'occurrence le parti politique. Dans ce contexte, le fait que les analyses chiffrées et statistiques donnent le nombre plus important de « je » chez les politiques de droite peut surprendre. Le « je » du locuteur politique de gauche transparaît sous un « nous » collectif et englobant. Le « nous » était donc employé en dépit de « je ». Cette identité assumée et affirmée sous forme de « nous » pluriel qui tout en étant l'expression partisane, permettait d'englober émetteur et récepteurs du message. Le dépassement de soi pour rejoindre le groupe et donc le paradigme du « nous » était significatif et surtout caractéristique de la gauche de l'époque. Comme l'explique L. Guespin « lorsqu'il renonce au „je” pour s'associer à d'autres, dans le recours au „nous”, le locuteur marque implicitement quels traits de sa personnalité sociale, ou du procès d'interaction, sont mis en œuvre » (1985 : 45). Si on analyse plus en détails, ce « nous » de gauche, il renvoie, selon les cas, soit au « je » camouflé, soit au parti politique, soit encore à cet ensemble sacralisé et solennel impliquant en même temps le « je », le parti (ce parti qui apparaît dans ces discours écrits avec un P majuscule) et le public. Mais ce « nous » aussi englobant et collectif qu'il soit, est surtout exclusif de tout autre pronom personnel qui pourrait désigner le locuteur. Ainsi, l'emploi de « nous » interdit le recours au « je » et au moindre degré au « vous » (le public). Alors qu'un « je » implique justement la prise en considération d'un « vous » ou d'un autre. En d'autres termes, le « je » prend ainsi cette valeur polémique car introduit le dualisme, « je – vous ». D'où sa quasi-absence dans le discours de la gauche. Seul Léon Blum fait exception à cet égard parmi les politiques du Parti du Mouvement, car il assume et revendique ses propos en y étant très présent. D. Mayaffre qualifie ce phénomène d'égotisme blumien au caractère narcissique :

Moi, je déclare que je ne conseillerai jamais au Parti de prendre vis-à-vis des dettes l'attitude grossière démagogique (Blum, 10.06.1929) (Mayaffre, 2000 : 170).

Sous la V^e République, le passage de cette exception blumienne à la règle valable pour tout politique de gauche s'opère. Chez F. Mitterrand, on relève déjà l'omniprésence du pronom personnel du singulier « je » et de sa forme tonique « moi ». Ainsi, dans ses discours, le centre de gravité se trouve déplacé vers lui-même en tant que locuteur légitime et crédible par rapport aux thèmes et à l'interlocuteur qui paraissent secondaires.

Regardons ce qu'il en est de l'emploi du « je » à droite. Dans la période de l'entre-deux-guerres, le « je » sans être omniprésent est quand même plus fréquent. Il est à noter que le rapport entre l'emploi du « je » à gauche et à droite change considérablement avec le temps et les personnalités des politiques. En effet, si Ch. de Gaulle utilise en moyenne 6 à 7 « je » pour 1000 mots qu'il prononce, Mitterrand, lors de ses deux septennats en utilise entre 22 et 23, soit 3 à 4 fois plus (Mayaffre, 2000). Et cette croissance du « je » est enregistrée de manière régulière sur les 30 premières années de la V^e République et ceci aussi bien à droite qu'à gauche avec une tendance plus marquée et rapide pour ce dernier. J. Chirac apparaît plus modéré même si la person-

nalisation de ses propos ne pose aucun doute. Seulement la subjectivation des propos de J. Chirac passera par l'emploi excessif de l'adverbe (« naturellement » et d'autres adverbes considérés comme ses marqueurs) et on constatera dans ses discours plutôt le « nous » fédérateur que le « je » polémique.

Ces considérations historiques certes non exhaustives, nous amènent à affirmer que le paradigme du « je » n'a jamais été complètement absent du discours des hommes politiques et qu'avec le temps, son rôle s'accroît considérablement. Dans la dimension diachronique, la réponse à la question comment le locuteur se définit-il et se situe-t-il dans son discours, le constat semble s'imposer. L'énonciation de la gauche est avant tout collective face à la droite qui favorise un mode d'énonciation individuel.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Est-ce qu'on peut constater que le clivage énonciatif est maintenu tout en sachant que le clivage politique gauche/droite tend à s'estomper ?

2. L'ANCRAGE DU DISCOURS POLITIQUE DANS LE MOI, LE ICI ET LE MAINTENANT

L'enjeu d'une campagne politique se trouve aujourd'hui plus que jamais avant pris en charge par une parole intensément personnelle, par l'engagement individuel mais surtout par l'ancrage du propos d'un politique dans le « moi », le « ici » et le « maintenant ».

Le parcours de différentes formes de la discursivité et l'emploi du « je » à travers celles-ci démontreront son omniprésence indépendamment du dispositif employé selon le principe de la cohérence interdiscursive. Les questions que nous nous posons dès l'abord de cette recherche sont les suivantes : qui parle dans le discours politique, ou qui prétend parler ? Qui parle au nom de qui ? À qui et comment on s'adresse ou encore qui se présente comme le sujet de l'énonciation ? Il s'agira de constater une fois encore qu'il y a bien des règles spécifiques relevant de la compétence voire grammaticale idéologique qui, comme on le sait, est une sorte de code préconstruit. Comme le remarque D. Mayaffre « à défaut de pouvoir créer de toute pièce un lexique, il s'agit de créer un codage pour attribuer aux signifiants traditionnels des signifiés adéquats » (2000 : 99). Retraçons donc ce code linguistique du côté des marques énonciatives dans la campagne présidentielle de 2012.

2.1. LA MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE ET LE DESCRIPTIF DU CORPUS

Pour comprendre le fonctionnement des marques énonciatives chez les politiques, nous avons étudié les discours d'un représentant de la droite – Nicolas Sarkozy (UMP) et d'un représentant de la gauche – François Hollande (PS). Ainsi, 58 discours de N.S. et de F.H., toutes formes de la discursivité confondues, ont été soumis à quelques tests

dont l'analyse discursive et l'analyse logométrique. En effet, la personnalisation a été calculée à partir de leurs interventions dans des situations comparables de communication. L'utilisation du « je » et du « moi » atteint dans nos deux corpus 4% des mots du discours donc n'étant pas excessive (le chiffre a quand même doublé par rapport à l'année 2007), la personnalisation voire même l'autocentrage est un fait et marque un tournant stable et durable dans le discours de gauche et de droite.

Quant à l'analyse discursive, ont été pris en compte le contexte de l'énonciation, les caractéristiques des locuteurs, les caractéristiques sémantiques de l'énoncé ainsi que les productions et réceptions de ces discours. Cette analyse discursive a été ensuite affinée et concrétisée par les études de type statistique dont les résultats ont été confrontés à ceux obtenus par D. Mayaffre et impliquant les Présidents de l'entre-deux-guerres, ceux de la V^e République et ceux obtenus à l'issue de la campagne présidentielle de 2007. Le corpus analysé est donc comparatif, contrastif et diachronique.

2.2. L'AUTOCENTRAGE SYSTÉMATIQUE ET PROGRESSIF DANS LA COMMUNICATION POLITIQUE

J.-M. Cotteret a constaté que « dans le discours politique plus que partout ailleurs, il faut renseigner l'autre sur la personnalité de celui qui transmet le message » (Cotteret, 1991: 38). Notre étude le prouve, l'important réside aujourd'hui dans l'échange qui s'établit à travers les pronoms personnels censés désigner mais surtout mettre en scène celui qui parle.

Ainsi, le discours politique participe à la mise en scène du politique à travers le jeu de pronoms personnels et de différents procédés énonciatifs. P. Charaudeau (2005 : 134) en distingue trois principaux, particulièrement pertinents pour le fonctionnement du discours politique à savoir le procédé élocutif, le procédé allocutif et enfin le procédé délocutif. En fonction du procédé choisi, le locuteur politique s'énonce dans son discours et montre plus ou moins discrètement son positionnement par rapport à soi-même, au propos et enfin à l'interlocuteur. Le mélange subtil et habile de ces trois procédés constitue l'élément intégrant de l'efficacité et de la performance du discours politique.

2.2.1. LE PROCÉDÉ ÉLOCUTIF

Par l'utilisation des pronoms personnels de première personne du singulier, le locuteur situe ce qu'il dit par rapport à lui-même, et il y laisse son positionnement. C'est sa façon de se mettre en scène en accompagnant ce « je » des verbes de modalité, d'adverbes et de qualificatifs. Ceci permet de créer l'ethos d'engagement. Le politique pose l'action à réaliser dont la réalisation ne dépend pas de lui (ou ne dépend pas que de lui). En d'autres termes, il se donne une position de « pouvoir le faire »

ou plutôt de « pouvoir le proposer », puisque c'est lui qui fait l'offre, mais le résultat dépend de l'acceptation de l'interlocuteur.

Dire *je* pour un politique, c'est s'assumer dans le discours, affirmer sa place en tant qu'énonciateur dans son énoncé. C'est donc un indice fort de subjectivité et d'autocentrage. Les résultats des analyses statistiques donnent l'échelle de fréquence comparable pour les deux politiques et sont significatifs de la tendance rhétorique en politique. Ainsi, chez N. Sarkozy, nous avons relevé 1887 occurrences de *je* sur 4549 de toutes les occurrences pronominales (dans l'ordre décroissant – *vous, nous, on, il, elle*) ce qui représente 41,48%. Par contre, F. Hollande sur un nombre total d'occurrences de pronoms personnels 4273, emploie le « je » 1733 fois (par rapport à *nous, vous, on, il, elle*) ce qui représente 40,56%.

En outre, les statistiques démontrent que le *je* appelle un *vous* dans le même texte. Par contre, quand on emploie beaucoup de *je*, on utilise relativement peu le *il, elle*.

La tendance est ainsi d'employer le *je* de manière de plus en plus constante. Il est légèrement plus présent chez N. Sarkozy. Cet écart est tout de même moindre que celui constaté lors de la campagne de 2007. Il faut dire que le discours identitaire de gauche jusqu'il y a encore très peu, s'exprimait sous la forme de *nous* dont l'abandon est plus que significatif et réapparaît désormais sous la forme spécifique en 2006 :

Je crois, moi, que la gauche... (Ségolène Royal, 29.09.06).

ou encore en 2012 :

Moi, je vous propose... (François Hollande, 04.04.2012).

Le couple *moi, je* est présent chez les deux politiques, mais dans les corpus de taille comparable, nous avons relevé 55 occurrences chez N. Sarkozy et 46 chez F. Hollande, ce qui en fait encore une tendance généralisée et indépendante des affinités politiques. A travers ces données chiffrées, il ressort l'image de deux politiques se mettant en scène et jouant de leur ethos. L'emploi du *je* se suit et se ressemble beaucoup. N. Sarkozy à travers l'autocentrage, tentait d'établir l'image d'un politique sûr de lui en 2006 :

Aujourd'hui je persiste et je signe : la rupture est nécessaire (Nicolas Sarkozy, 03.09.06).

et en 2012 il semble être moins sûr de lui mais tente de justifier avec certitude et fierté ses décisions et assume ses prises de position durant le quinquennat, par exemple :

En tant que responsable public, je dois entendre le message de ces électeurs et y répondre. Je le fais avec mes valeurs, mes propositions (Nicolas Sarkozy, 03.05.2012).

Contrairement au positionnement de Ségolène Royal lors de la campagne de 2007, qui donnait la parole aux gens en ne voulant pas présenter de solutions toutes faites, François Hollande se crée l'éthos et la légitimité fondée sur la polémique et l'opposition face à l'adversaire, en d'autres termes il s'énonce pour juger et s'opposer :

Cela a été parfois heureux. Je pense à l'action décidée par l'ONU en Libye. Parfois malencontreux. Je pense à l'Union pour la Méditerranée dont l'impréparation a conduit à l'échec (François Hollande, 07.05.2012).

2.2.2. LE PROCÉDÉ ALLOCUTIF

Par le procédé allocutif, le locuteur choisit d'impliquer son interlocuteur dans sa prise de parole qui devient alors une énonciation allocutive de par l'emploi des pronoms personnels de deuxième personne. Ils s'accompagnent également de verbes de modalité, de qualificatifs et de diverses dénominations, et révèlent à la fois l'implication de l'interlocuteur, la place que lui assigne le locuteur et la relation qui s'instaure entre eux :

D'abord je voudrais envoyer un petit message à tous ceux qui nous aiment tant, vous avez compris ? (Nicolas Sarkozy, 28.04.2012).

Ne laissez pas faire ! Si vous voulez gagner, eh bien c'est tout de suite qu'il faut prononcer votre choix (François Hollande, 20.04.2012).

Dans la plupart des cas, on voit plutôt une simulation qu'un dialogue effectif, mais en même temps l'on peut percevoir ce rôle phatique attribué à « vous » dans ce procédé. En effet, il s'agit bien de nouer une relation et de maintenir le contact.

Et enfin, le dernier procédé très fréquent chez le locuteur politique car permet discrètement d'effacer voire de diluer la responsabilité du propos.

2.2.3. LE PROCÉDÉ DÉLOCUTIF

L'énonciation délocutive présente ce qui est dit comme si personne n'était concerné et donc ainsi ni le locuteur ni interlocuteur ne sont présents dans le propos, on verra apparaître donc soit une tierce personne soit les formules impersonnelles : *il est possible, il faut*, etc. :

Lors d'une élection présidentielle, il faut parler au peuple français (Nicolas Sarkozy, 24.04.2012).

Or à défaut d'activité économique supplémentaire, il sera difficile, voire impossible de réduire les déficits et de maîtriser la dette (François Hollande, 07.05.2012).

Après avoir parcouru l'usage de « je », de « vous » et des formes impersonnelles, il nous reste le pronom qui n'est pas moins important dans le discours politique. En effet, quantitativement parlant, le « nous » est le troisième pronom le plus utilisé dans le corpus étudié.

2.3. LE « NOUS » POLITIQUE

Un simple parcours des statuts accordés aux pronoms personnels dans le discours politique démontre l'importance de *nous* qui a même été considéré comme étant le mot le plus politique de la langue française. On notera toujours la prédominance du *nous*, mais dont le sens a changé. Il est passé de ce héros collectif renvoyant à la famille politique, aux militants ou au gouvernement pour renvoyer aujourd'hui à ce *nous* collectif englobant tout un chacun car le discours politique vise aujourd'hui la proximité avec les électeurs.

Quand N. Sarkozy ou F. Hollande parlent en « nous », ils cherchent à établir une relation de connivence, de rapprochement tant décrié dans cette campagne :

Je veux dire que nous tous les Français, nous sommes fiers des habitants de ces deux villes meurtries qui ont refusé tout amalgame avec nos compatriotes musulmans (...). (Nicolas Sarkozy, 29.04.2012)

Nous venons de traverser une succession de crises mondiales sans précédent. (Nicolas Sarkozy, 03.05.2012)

Nous serons rassemblés, nous serons unis au premier tour, au second tour ! (François Hollande, 20.04.2012)

Structurellement le *nous* peut désigner plusieurs groupes de personnes : locuteur et locuteur ; locuteur unique ; locuteur et allocutaire ; locuteur et tierce-personne(s) ; locuteur et allocutaire et tierce-personne(s). Comme l'a constaté Bonnafous (1991 : 157), le discours politique se caractérise par une extrême variété de référenciations pour chaque type de *nous* et de la mouvance des frontières de l'un à l'autre.

Et ce *nous* collectif et rapprochant créant l'esprit de connivence est omniprésent dans le discours des deux candidats, alors qu'il était traditionnellement représentatif de la gauche.

L'usage des marques énonciatives prouve l'évolution et la tendance qui dépasse le clivage gauche/droite. On énonce la politique à la première personne du singulier. Quasi toutes les phrases sont assumées, revendiquées, portées par un locuteur très présent. C'est un prototype du discours polémique. Car le style polémique se caractérise par la présence très forte du locuteur dans ses discours, mais aussi par son opposition avec l'auditoire. On multiplie les *vous* interpellateurs. C'est une volonté de s'affirmer : le *Moi, je déclare que* pourrait être supprimé sans rien enlever au sens de la phrase, pourtant statistiquement il est très présent. C'est donc une nature narcissique qui s'exprime et une stratégie rhétorique qui puise son efficacité dans l'argument d'autorité basée sur la visibilité.

Si l'alternative est soit chercher l'argument d'autorité chez les autres (avec de nombreuses citations), souvent dans l'expression du parti et de son programme, soit en soi-même en se mettant garant de ses propos, la balance aujourd'hui se penche plutôt vers la deuxième version, ce qui participe d'ailleurs de la désidéologisation. En effet, le politique s'assume et s'émancipe des structures qui le soutiennent car

elles ne donnent plus le cadre de référence. Ce dernier est établi directement entre le politique en question (entre autres de part son blog) et ses électeurs. Bref, le message aujourd'hui est moins de dire : *Votez pour moi car je suis de droite ou de gauche* mais : *Votez pour moi car moi, je vous dis que ...*

3. ENTRE UN SUBSTANTIF ET UN VERBE – TENDANCES GRAMMATICALES – LE *JE* ET APRÈS...

Le style polémique n'est pas uniquement marqué par la présence du locuteur dans le discours, ni par l'opposition de l'énonciateur avec le public. Il implique également la modalité. Ainsi l'étude des verbes qui suivent le *je* est utile. Quels verbes, le sujet des discours qui tient à marquer sa présence, assume-t-il ? Que fait ce *je* omniprésent dans le discours ? Le corpus prouve que les *je* assument les performatifs ou semi-performatifs et des verbes métadiscursifs ou énonciatifs. Dans l'ordre hiérarchique des spécificités, nous avons relevé pour N. Sarkozy : *je veux, je propose, je pense, je dis, je répète, je suis, je sais, je peux, j'affirme*, et pour François Hollande : *je pense, je veux, je vois, je sens, je souhaite*.

Et quand on observe la distribution de ces formules rhétoriques, l'on se rend compte que l'aspect le plus important en termes de fréquences et de sens sont les syntagmes verbaux performatifs permettant d'énoncer des phrases qui n'acceptent aucune remise en cause. D'où les nombreux *je veux dire, je vous dis que, je veux parler*. Comme l'a indiqué Austin (1991), tout constat serait jugé selon s'il est vrai ou faux, par contre une énonciation performative précédant ce même constat refuse ce genre de jugement. Cela fait déplacer le débat qui porte désormais non pas sur le propos énoncé mais sur le locuteur qui l'énonce. Ainsi, les verbes énonciatifs servent à mettre en scène celui qui parle et lui permettent de créer son ethos, d'où par exemple au lieu de dire : *il faut que...*, l'on trouvera plutôt : *moi, je vous dis qu'il faut que...*, par exemple :

Moi, je veux dire que je veux parler à chaque famille de France, regarder chaque problème, regarder chaque situation, tenir compte de chaque problème et dire à chacun (Nicolas Sarkozy, 23.04.2012).

Mais je dis que le seul vote que moi je sollicite, ce n'est pas un vote d'affirmation (François Hollande, 16.04.2012).

L'expression performative *je vous dis que* est symptomatique de cette réflexivité discursive, de ce narcissisme métadiscursif, de cet autocentrage du locuteur sur lui-même en train de discourir.

Le discours devient verbal, modal, la rhétorique devient énonciative, performative (*je veux, je crois, je dis, je répète*). Les *je dis que* prennent le pas sur le contenu objectif du discours, donc le discours ne semble plus destiné à véhiculer un message

(moins de contenu) mais seulement à organiser une médiation entre le président et les Français, à mettre en scène un président disant qu'il dit.

Ainsi, lorsque le présidentiable multiplie les *je pense que*, les *je veux que*, les *je répète que*, aucun auditeur ne peut remettre en cause la véracité de ses propos.

Nous avons constaté une nette augmentation de ce type de formules, l'écart est significatif entre le discours de gauche et de droite entre 2007 et 2012 au profit de cette dernière. En effet, nous avons relevé chez N.S. 255 occurrences de *je veux que*, 52 occurrences de *je pense que* et respectivement chez F.H. 129, 46 occurrences.

Aujourd'hui, je veux dire aux Français que la France s'en sortira par le travail, l'effort, la maîtrise de ses finances publiques, l'innovation, la formation, l'autorité et, au-delà de tout, la responsabilité. Ce sont mes valeurs cardinales (Nicolas Sarkozy, 05.05.2012).

Je crois à la libre-circulation, parce que je pense que les échanges, et quand je vois tant de jeunes, je me dis : Vous avez la chance de vivre dans une Europe où on peut voyager, où on peut étudier, que c'est merveilleux ! (Nicolas Sarkozy, 28.04.2012).

Eh bien, je veux dire à cette jeunesse que je demanderai, si je suis le prochain président de la République, au terme de mon mandat, d'être jugé sur ce que j'aurai fait pour améliorer le sort de cette génération ! (François Hollande, 20.04.2012).

Je crois à la démocratie locale. Je crois aux corps intermédiaires (François Hollande, 20.04.2012).

Ensuite, la liste des verbes qui suivent le *je* ou autre pronom personnel démontre un jeu rhétorique plus ou moins subtil entre les déclarations directes (*je sais, je veux*) et les expressions de doute (*je pense, je crois*). Ainsi, l'évolution consiste à passer du discours du dire politique, vers un dit centré sur le discours et sur celui qui parle.

Aujourd'hui le rôle d'un politique n'est pas de s'énoncer discrètement mais de s'affirmer dans le discours mais tout en évitant la responsabilité des propos. La présence du *je* introduit inévitablement dans le discours la dimension plus humaine, l'émotion et le sentiment plutôt que la raison et rapproche le locuteur politique de son électorat jusqu'à établir cette relation de connivence.

Je vais aller à votre rencontre, je préciserai encore mes engagements, je vous prie de me croire, j'y consacrerai toute l'énergie dont je suis capable.

J'appelle tous ceux, j'appelle tous ceux qui refusent la fuite en avant dans les dépenses publiques sans aucun contrôle et qui ne veulent pas que la France connaisse le sort de tant de nos voisins européens aujourd'hui emportés par la crise.

J'accueillerai tous ceux qui souhaitent se rassembler autour de mon projet.

Je le ferai sans aucun esprit partisan car c'est au peuple français, à tout le peuple français que je veux parler (Nicolas Sarkozy, 19.04.2012).

Le premier devoir du président de la République, c'est de rassembler et d'associer chaque citoyen à l'action commune pour relever les défis qui nous attendent (François Hollande, 04.05.2012).

En effet, la distance associée à la solennité du discours présidentiel n'est plus de mise ce qui se confirme avec la fameuse déclaration du futur président depuis devenue célèbre :

J'avais dit : je veux être un candidat normal. Certains avaient souri. Je dis si, je veux être un président normal. Ça nous changera ! (François Hollande, 23.04.2012)

Le discours de combat caractérise le verbalisme et le discours nominal convient mieux aux allocutions solennelles. Les noms attiraient les déterminants et les adjectifs lorsque les verbes attirent les adverbes et les pronoms. Sans nom, sans adjectifs et sans déterminants, le discours politique perd de sa matière descriptive et objective pour se concentrer sur l'agir politique (les verbes) et sur les modalités de l'agir politique (le pronom, les adverbes). Le discours de Jacques Chirac présentait déjà cette sur-utilisation des adverbes de manière : *naturellement, probablement, également* et, nous l'avons constaté durant les deux dernières campagnes présidentielles, l'évolution continue. Les hommes politiques ont cessé d'être descriptifs, conceptuels, théoriciens, idéologues pour devenir pragmatiques.

E. Raullet (2004) a effectué un classement pertinent des verbes et des pronoms personnels en les regroupant en trois catégories. Premièrement viennent les verbes de perception servant à évaluer l'action, suivent les verbes d'action qui servent à décrire l'action en rendant ainsi le discours plus actif et moins distant et enfin arrivent les verbes d'orientation (verbes modaux) qui décrivent l'attitude de l'énonciateur à l'égard de son propre énoncé, son engagement par rapport à son discours ; il s'agit des verbes : *vouloir, pouvoir, devoir, croire* et *savoir*. Parfois on y classe également le verbe *falloir*. Puisque l'époque est à la mise en scène de celui qui parle, on aura donc une fréquence croissante de verbes de la dernière catégorie :

Je veux dire aussi à celles et ceux qui n'ont pas voté au premier tour pour ma candidature et qui s'interrogent aujourd'hui sur le sens à donner à leur vote le 6 mai, que ma première exigence sera l'exemplarité de l'Etat (François Hollande, 23.04.2012).

Je veux dire les choses comme elles sont. Je souhaite, pour les cinq années à venir, dire aux Français très exactement ce que je ferai en la matière (Nicolas Sarkozy, 26.04.2012).

Ces formulations ont pour fonction d'asseoir celui qui parle dans son discours. Enfin, la liste des verbes les plus utilisés par *je* montre un jeu rhétorique subtil entre les affirmations les plus directes (*je sais, je veux*) et les constats du doute (*je crois, je pense*) qui sont deux fois plus fréquents. Ce deuxième aspect était quantitativement plus fondamental dans le discours de Ségolène Royal pendant la campagne de 2007 ce qui en faisait une des spécificités discursives, aujourd'hui les chiffres montrent la même tendance dans le discours de gauche et de droite donc, on peut en conclure la tendance discursive plus globale. Les politiques modalisent souvent leurs énoncés par le doute, la nuance, l'hypothétique. Le verbe le plus employé est *croire* : *je crois* est deux fois plus utilisé que *je sais* ; ensuite le *peut-être*, le *mais*, le conditionnel avec le *si* ajoutent à la dimension hypothétique des propos qui fuient, le ton affirmatif. Avec *moi, je dis que*, le locuteur se donne en spectacle. Lorsque l'on investit ainsi sa personne, la force de persuasion se fait plus sur l'affect, la passion, le pathos, que sur la raison.

En disant *je veux*, N. Sarkozy et François Hollande expriment une action à réaligner. Le fait qu'ils sont dans une situation de manque mais révèlent en même temps qu'ils n'ont pas le pouvoir de combler ce manque et qu'ils ont besoin d'avoir recours à un tiers pour accomplir l'action (Charaudeau, 1992 : 610).

Cette mise en relief donne de l'expressivité au discours surtout quand ces propos viennent en cascade sous forme d'anaphore, figure emblématique aussi bien chez Nicolas Sarkozy que chez François Hollande.

Je veux m'adresser aux syndicats. Je veux leur dire qu'il n'y a pas de démocratie sans liberté syndicale. Je veux leur dire que dans une société comme la nôtre où les tensions sont si vives, où la difficulté à s'écouter et à se parler est si grande, le dialogue social est à mes yeux indispensable (Nicolas Sarkozy, 01.05.2012).

Et je veux vous exprimer toute ma gratitude. Merci, merci ! Merci peuple de France ici rassemblé, de m'avoir permis d'être votre président de la République ! (...)

Je veux vous dire mon émotion d'être celui qui peut vous représenter, celui auquel vous avez confié la responsabilité du pays.

Je veux aussi vous dire ma fierté, ma fierté d'être le président de la République, de tous les citoyens égaux en droits en devoirs (François Hollande, 06.05.2012).

et permet encore plus d'insister sur ce rapport entre celui qui parle et le dit. Et cet autocentrage fait partie de la mise en scène du politique.

En résumé, la légitimité d'un homme politique s'acquiert par sa visibilité auprès du public. L'enjeu est de devenir le plus visible et lisible possible. Seuls les moyens pour devenir apparent, voire visible et transparent, ont changé. L'arrivée de nouveaux médias a bouleversé les règles du jeu traditionnel. Le politique ne devient pas le « plus apparent » parce qu'il a accumulé des compétences et de l'expérience, il est élu parce que sa capacité à se mettre en scène lui a permis d'être perçu comme « le plus apparent ».

L'omniprésence du pronom personnel *je* ou de sa forme tonique *moi* et tout le paradigme, et l'enchaînement emphatique *moi, je ...* y participent en construisant l'ethos discursif significatif. Les discours sont signés et la subjectivité assumée. Les discours sont pris en charge par le locuteur et pas forcément par sa famille politique. Ceci est également un signe direct de cette dépolitisation en cours.

4. EN GUISE DE CONCLUSION

Le discours politique devient de plus en plus personnel, engagé, assumé et donc en « je » et ce qui relève de l'évolution entre les deux campagnes envisagées ici – en « moi, je » qui est présent des deux côtés de la scène politique. Ce n'est plus une marque d'un locuteur particulier parmi d'autres, à qui on reprochait d'ailleurs d'être hyper-président car notre recherche l'a confirmé, les données sont semblables même pour celui qui se voulait et qui se déclarait candidat et ensuite président « normal ».

Ce modèle, nous l'avons constaté lors de nos précédentes études, vient des formes de communication présentes sur Internet. Le jeu de pronoms personnels que l'on a pu observer lors de cette campagne relève de cette nouvelle relation entre le politique et le public instaurée déjà dans la campagne précédente.

Le discours politique devient verbal, modal, la rhétorique devenant de plus en plus énonciative et performative. Le problème est que d'aucuns y voient un danger à savoir que le discours politique ancré et embrayé devient vide de sens, et contribue au délitement de l'image des hommes politiques (Cotteret, 1991 : 48). On qualifie ce phénomène de peopolisation de la politique.

Le discours politique perd également de son aspect esthétique et solennel pour rejoindre dans sa structure le français parlé standard. Les interventions présidentielles prennent la forme d'échanges en partie improvisés, où l'oralité l'emporte. Aujourd'hui, il s'inscrit plus dans la dynamique, loin de son aspect statique de jadis. Le centre d'intérêt des discours se trouve déplacé des finalités de la politique (les notions, les concepts, les idées) vers les moyens de la politique (les mises en œuvre, l'action, l'énonciation). Le discours est donc pauvre et imprécis (la faiblesse des adjectifs) quant aux idées, mais fortement modalisé (l'omniprésence des adverbes) et ancré quant à la promesse d'action. Le souci d'efficacité pragmatique impose le ton au discours. Le discours se raréfie de mots porteurs de sens politique pour laisser seule en place une structure énonciative toujours plus imposante. Le style prend chez le politique le dessus sur le contenu des messages dont les mots caractéristiques sont d'abord des référents personnels tels que *je*, *vous*, *nous*.

La tendance retracée durant la campagne de 2007 se confirme en 2012 et même semble prendre des mesures et proportions encore plus importantes. L'Internet s'avère être un média qui a déjà laissé les traces durables sur le repérage énonciatif dans le discours politique et il a entraîné celui-ci dans une dynamique rhétorico-énonciative et évolutive sans précédent et ceci de manière persistante.

BIBLIOGRAPHIE

- AUSTIN, John Langshaw (1970/1991): *Quand dire, c'est faire* (trad. Française), Paris : Seuil, coll. Points essais.
- BONNAFOUS, Simone (1991): *L'immigration prise aux mots*. Paris : Editions Kimé.
- CHAURADEAU, Patrick (1992): *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris : Hachette.
- CHAURADEAU, Patrick (2005): *Le discours politique ; Les masques du pouvoir*. Paris : Vuibert.
- COTTERET, Jean-Marie (1991): *Gouverner c'est paraître, réflexions sur la communication politique*. Paris : PUF.
- DUBOIS, Jean (1969): « Enoncé et énonciation ». *Langages* 13: 100-110.
- DUCROT, Oswald (1984): *Le dire et le dit*. Paris : Editions de Minuit.
- GUESPIN, Louis (1985): « Nous, la langue et l'interaction ». *Mots* 10 : 45-62.
- JERECZEK-LIPIŃSKA, Joanna (2007): « De la personnalisation dans la communication politique : l'effet du je ». *Synergies Pologne* 4 : 147-155.
- JERECZEK-LIPIŃSKA, Joanna (2009): *De la désidéologisation progressive du discours politique à l'ère du Net*. Gdańsk : Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego.

- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1998) : *L'implicite*. Paris : Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1999) : *L'énonciation*. Paris : Armand Colin.
- MAYAFFRE, Dominique (2000) : *Le poids des mots, Le discours de gauche et de droite dans l'entre-deux-guerres, Maurice Thorez, Léon Blum, Pierre-Etienne Flandin et André Tardieu (1928-1939)*. Paris : Honoré Champion Editeur.
- MAYAFFRE, Dominique (2004): *Paroles de président. Jacques Chirac (1995-2003) et le discours présidentiel sous la Ve république*. Paris : Honoré Champion.
- NØLKE, Henning (2001): *Le regard du locuteur 2. Pour une linguistique des traces énonciatives*. Paris : Editions Kimé.
- RAULET, Emile (2004): « L'analyse lexicale des discours de candidature ». In : Philippe-Jean MAARE, *La communication politique française après le tournant de 2002*. Paris : l'Harmattan, 59-78.
- SALAVASTRU, Constantin (2004): *Rhétorique et politique; Le pouvoir du discours et le discours du pouvoir*. Paris : L'Harmattan.

URL: <<http://blog-ump.typepad.fr/blog/>>. Consulté le 20 mai 2012

URL: <<http://www.sarkozynicolas.com/index.php>>. Consulté le 20 mai 2012

URL: <<http://sarkozyblog.free.fr/>>. Consulté le 15 juin 2012

URL: <www.lafranceforte.fr/>. Consulté le 15 juin 2012

URL: <www.francoishollande.fr/>. Consulté le 17 juin 2012

URL: <<http://www.viepublique.fr/recherche/afsrecherche.php>>. Consulté le 10 juillet 2012